

Au début des années 1970, le réalisateur Robin Hardy et le dramaturge Anthony Shaffer se livraient à un cours de religions comparées aussi fascinant qu'inquiétant. Inégalé, inégalable et authentiquement étrange, *The Wicker Man* continue quasiment 50 ans après sa création de malmener les tabous judéo-chrétiens tout en célébrant un panthéisme débridé. Retour sur une « légende » aux multiples versions, qui revient hanter les salles le 4 novembre grâce à Lost Films.

THE WICKER MAN
DE ROBIN HARDY

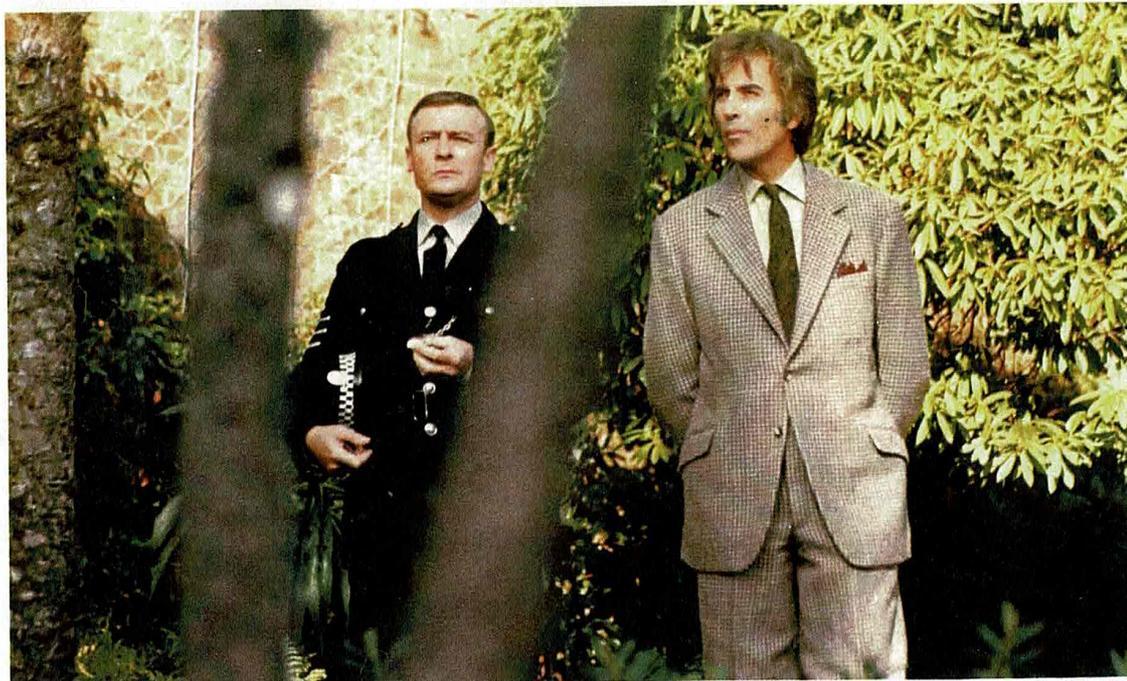
LE MAGICIEN D'OSIER



PAR PROF. THIBAUT.

Considéré par le vénérable British Film Institute comme l'un des meilleurs longs-métrages du cinéma britannique, défini par la revue *Cinefantastique* comme le **Citizen Kane** du film d'horreur, adoubé au sud, au nord, à l'est et à l'ouest par les tribus cinéphiles, prisé par les communautés néo-hippies, **The Wicker Man** ressort sur les écrans. Ce n'est pas une surprise. Depuis belle lurette, Dieu agonise et Dame Nature et ses divinités reprennent la tête du peloton. La faute, sans doute, à une époque opaque hantée par le spectre d'un effondrement économique et social. Si Dieu ne peut plus nous sauver, le pouvoir des fleurs le pourra peut-être. Bref, c'est le grand retour au terreau ancestral, aux racines pré-romaines et pré-saxonnes. Un come-back qui s'accompagne bien évidemment d'une certaine idée de la communauté, de rituels étranges et de coutumes ancestrales. Quoi qu'on pense du film, **Kill List** (2011) de Ben Wheatley et ses effrayants masques d'osier a donné le la. Avant lui, **Le Village** (2004) de M. Night Shyamalan et sa communauté isolée du reste du monde faisait figure de précurseur. Difficile, également, de penser que le très cinéphile Edgar Wright n'avait pas en tête le film de Hardy au moment d'imaginer l'immersion du flic de **Hot Fuzz** (2007) dans un petit village anglais un

peu trop idyllique. Avec **Le Bon apôtre** (2018) et sa sinistre secte religieuse, Gareth Evans tracera le même sillon, avant que l'incantatoire **Midsommar** (2019) d'Ari Aster ne reprenne le flambeau. De son côté, la très récente série HBO/Sky **The Third Day** (2020) avec Jude Law confirme la tendance, sans même parler de l'inutile et épouvantable remake de **The Wicker Man** réalisé en 2006 par Neil LaBute. Tous ceux-là revendiquent haut et fort leur principale influence, alors que d'autres se font plus discrets et empruntent quelques notes de la bande originale pour les glisser à l'intérieur de leur film, comme ce fut le cas pour le **Hostel** (2005) d'Eli Roth. C'est un fait, depuis plusieurs décennies, **The Wicker Man** est bel et bien de retour sur les écrans sous de multiples formes. Le long-métrage de Robin Hardy est l'objet d'un culte qui ne cesse de s'étendre au-delà du simple cadre cinématographique. Du manga *Berserk* de Kentaro Miura au clip de **Burn the Witch** de Radiohead en passant par le Wickerman, festival de musique se déroulant en Écosse, ou même le Burning Man, célèbre rassemblement communautaire situé dans le désert du Nevada, on ne compte plus les clins d'œil, hommages, emprunts, plagiat plus ou moins opportunistes, plus ou moins respectueux, plus ou moins conscients. Puis, dans le sillage de cet étonnant phénomène populaire, sont venus se greffer les ragots bizarres et les rumeurs étranges. Le chanteur





Rod Stewart a-t-il vraiment essayé de racheter toutes les copies d'exploitation de **The Wicker Man** afin de dissimuler la plastique (fort avantageuse d'ailleurs) de sa compagne, l'actrice Britt Ekland ? Le négatif original du film a-t-il été littéralement enterré sous une portion de l'autoroute M3 ? Le *Wicker Man* (« l'homme d'osier ») du titre a-t-il été réellement mentionné dans un récit de Jules César ? Mieux encore, le film de Robin Hardy est-il responsable d'un renouveau païen dans l'île de Sa Majesté ? Autant de questions pour une multitude de réponses dont il faudra un jour démêler le vrai du faux.

LES QUATRE DE L'APOCALYPSE

En revanche, ce qui est sûr, c'est que **The Wicker Man** est né de la rencontre en 1971 entre l'acteur Christopher Lee, le scénariste, écrivain et dramaturge Anthony Shaffer et le producteur indépendant Peter Snell, autour du roman *Ritual*, un thriller fantastique teinté d'humour écrit par David Pinner en 1967. L'idée est simple : il s'agit pour les trois hommes de mettre sur la table 5000 livres chacun afin d'acquiescer les droits du livre en vue de son adaptation pour le grand écran. L'histoire tourne autour d'un meurtre rituel d'enfant dans un petit village des Cornouailles dominé par d'anciennes croyances religieuses. Pour Christopher Lee, qui doit bien sûr hériter d'un des rôles principaux, c'est une occasion pure platine qu'il ne peut rater sous aucun prétexte. En ce début des années 1970, le comédien étouffe littéralement sous la cape du comte Dracula popularisé par la Hammer Films. Si le rôle du vampire l'a hissé au rang de star avec le remarquable **Le Cauchemar de Dracula** (Terence Fisher, 1958), ce même personnage est manifestement

Ci-dessus : L'aspect le plus charmant et lumineux des rituels de l'île de Summerisle.

À gauche : Le sergent Howie (Edward Woodward) découvre l'île en compagnie de Lord Summerisle (Christopher Lee).

en train de torpiller sa carrière. D'autant qu'il faut bien reconnaître qu'à quelques exceptions près, la Hammer, principale pourvoyeuse de films horrifico-gothiques du territoire, a bien dû mal à s'adapter au changement d'époque. Si les décolletés vertigineux si chers à la firme peuvent encore attirer quelques spectateurs dans les salles, les sueurs de sang et autres momies ne font plus recette. Les temps sont durs pour les vampires, et spécialement pour celui qui les représenta le plus dignement possible... Pour Anthony Shaffer, les enjeux sont tout autre. Il vient d'écrire coup sur coup les scénarios du **Limier** (1972), d'après sa pièce de théâtre, et de **Frenzy** (1972). Le premier a été mis en scène par Joseph L. Mankiewicz, le second par Alfred Hitchcock. Autrement dit, le gratin du beau linge. **The Wicker Man** ne peut donc pas se contenter de n'être qu'un thriller ou un film d'horreur de plus. Mais les voix de l'adaptation sont parfois impénétrables et très vite, Shaffer se heurte à la structure du livre, qu'il juge en fin de compte inadaptable. Trop classique, trop lisse, trop convenu. Un comble quand on sait que *Ritual* a existé en tout premier lieu sous forme de synopsis et devait être adapté par Michael Winner, futur réalisateur d'**Un justicier dans la ville** (1974) et de **La Sentinelle des maudits** (1977). Retour à la case départ, donc, sans pouvoir décrocher le jackpot. C'est là qu'entre en scène un quatrième personnage, l'homme de la providence, le réalisateur Robin Hardy. Shaffer et lui se connaissent bien puisqu'ils dirigent tous deux une société produisant publicités, pièces de théâtre filmées et documentaires à tendance pédagogique à destination du petit écran. En convalescence suite à un problème cardiaque, Hardy invite Shaffer à passer le week-end chez lui. C'est à peine le temps qu'il leur faudra pour écrire un

traitement digne de ce nom, qui s'avérera au final très proche du résultat final. Si l'intrigue tourne toujours autour de la disparition d'un enfant, l'action, elle, ne se déroule plus dans les Cornouailles mais sur une petite île isolée de l'archipel des Hébrides au sud de la mer d'Écosse. L'alternative tant attendue à l'horreur gothique façon Hammer se dessine enfin. Retour au terroir et aux traditions ancestrales. L'enquêteur, le sergent Howie, un policier venu du continent, sera un catholique pur et dur. Tout autour de lui, à chaque coin de rue, les signes d'une religion pré-chrétienne toujours en activité. Il n'est plus question ici d'opposer le Bien et le Mal mais de confronter les religions, l'une dominante et l'autre enfouie dans la nuit des temps. L'inquiétant château, résidence du malin, a désormais l'apparence d'un petit village tranquille. Les villageois ne sont plus des autochtones soumis et effrayés mais une heureuse communauté vivant en parfaite harmonie avec son environnement. Le jour gagne définitivement du terrain sur la nuit et les ambiances musicales tendues se replient sous les notes pop, psychédélices, de la douzaine de chansons qui émailleront le récit. D'ailleurs, cette bande originale de Paul Giovanni (que l'on aperçoit ans le film) fut enregistrée bien en amont du tournage. **The Wicker Man** a beau ne pas être le premier film à traiter de paganisme – on pourrait citer parmi d'autres **Horror Hotel (The City of the Dead, 1959)** de John Llewellyn Moxey, où Christopher Lee incarne un rôle similaire à celui qu'il tiendra dans le long-métrage de Hardy –, il le fit en renversant tous les poncifs du genre. Le résultat de cette politique de l'inversion aboutit à un scénario qui ne ressemble à rien de connu, une sorte de traité anti-horreur plus proche de Marcel Aymé que de Bram Stoker, qui fonctionne à merveille aujourd'hui

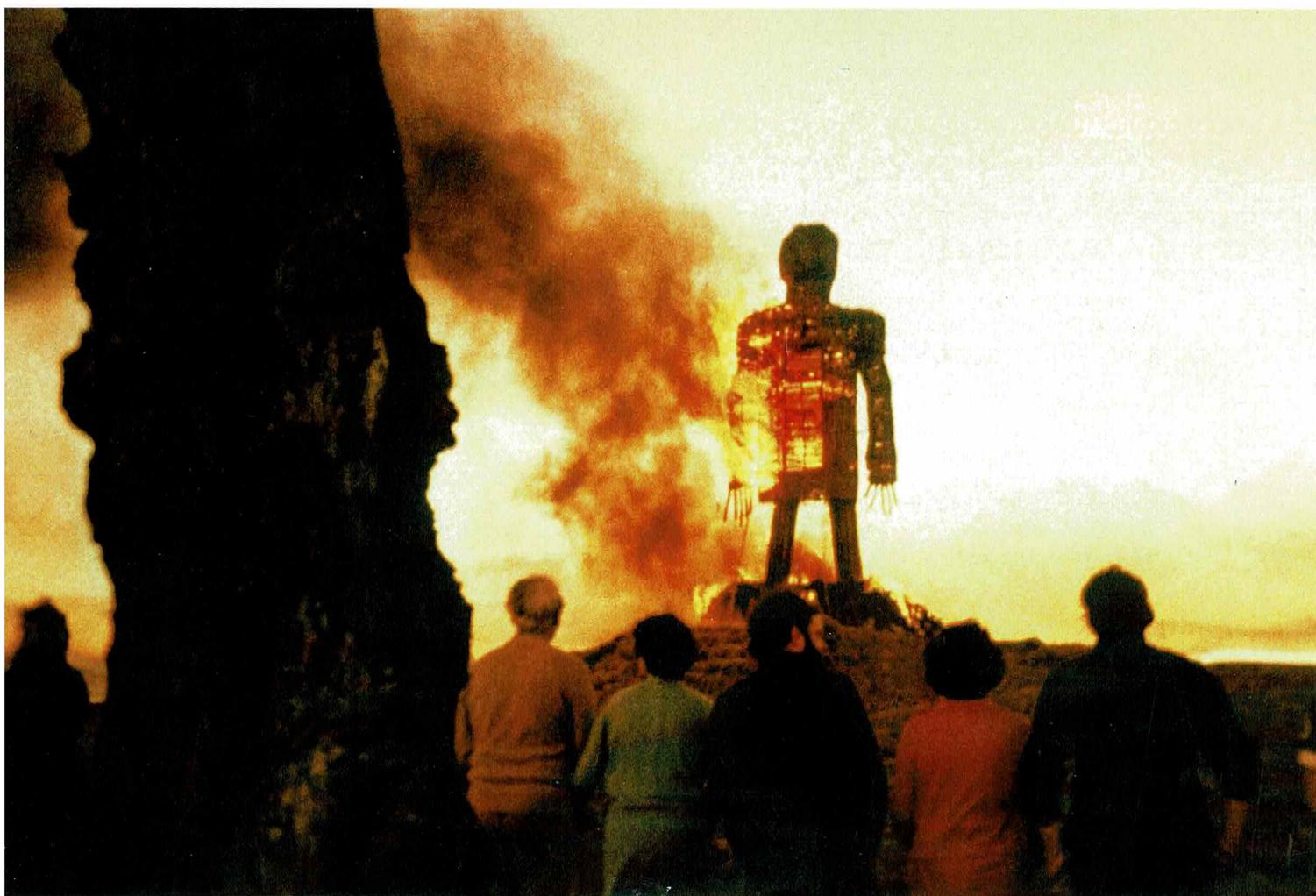
encore. Dix-huit mois de recherches intensives auront été nécessaires pour combler le désir d'authenticité des auteurs. Il leur a fallu se plonger dans les douze volumes du *Rameau d'or* de l'anthropologue Sir James George Frazer, impressionnante étude des religions en tant que phénomènes culturels et non théologiques, pour en tirer les exactes pratiques des rituels celtiques. Ces mêmes rituels que Shaffer intègre à une réflexion sur le sens abstrait du sacrifice et un jeu de piste aussi drôle que macabre, aussi sensuel qu'inquiétant.

UN LIÈVRE DANS UN CERCUEIL

Seuls Christopher Lee et Ingrid Pitt, fameuse pour ses interprétations de femme vampire, et elle aussi affiliée à la Hammer, assurent le lien avec cet ancien monde fait de monstres désuets. Un temps envisagé pour interpréter le sergent Howie face à Christopher Lee, Peter Cushing, autre fameux transfuge de la Hammer, passe la main (pour cause d'agenda trop chargé) à Edward Woodward, un acteur de théâtre mais surtout de télévision. Quelques semaines plus tard, c'est au tour de Britt Ekland de rejoindre le casting, et si l'atout charme de la production n'a pas encore atteint son pic de popularité grâce à **L'Homme au pistolet d'or (1974)**, son joli minois est suffisamment connu pour attirer l'attention des spectateurs et des investisseurs. Peut-être pas assez, cependant. Peter Snell, qui produit le film sous la patronage de la British Lion Film Corporation, alors en difficulté financière, ne décroche que 460.000 livres de budget pour à peine six semaines de tournage. Christopher Lee, absolument remarquable dans son rôle d'aristocrate sémillant, accepte de lâcher son salaire et de se coltiner aux épouvantables conditions de tournage. Car en octobre et en novembre, dans la région de Dumfries et Galloway, au sud-ouest de l'Écosse, il fait

Sans aucun effet et avec une sensationnelle rigueur documentaire, Robin Hardy donne corps à une conspiration lumineuse et ludique qui s'achèvera dans un incandescent final proprement stupéfiant.





froid. Très froid. Si froid qu'il faut savamment orienter des chauffeuses afin que les comédiens n'exhalent pas de buée. Si froid qu'Edward Woodward se brisera un orteil sans rien sentir. Promis, l'alcool n'y est pour rien. Mais malgré ses moyens restreints, **The Wicker Man** est une réussite de tous les instants. Une plongée dans les pratiques des habitants de Summerisle, petite île au large de l'Écosse où les récoltes sont toujours incroyablement abondantes. D'un cours d'éducation sexuelle à une chorégraphie à la gloire du pénis exécutée par des enfants, en passant par quelques remèdes oubliés à base de batraciens, le sergent Howie se heurte à un monde qu'il ne comprend pas et qu'il ne veut surtout pas comprendre. Howie est une Alice aux pays de merveilles on ne peut plus particulière. Il cherche désespérément Rowan, la jeune fille disparue, mais ne trouve que des hommes affublés de masque d'animaux, un œil peint sur un bateau, un lièvre dans un cercueil ou encore une femme, un œuf à la main, qui donne le sein à son enfant dans un cimetière. Sans aucun effet et avec une sensationnelle rigueur documentaire, Hardy donne corps à une conspiration lumineuse et ludique qui s'achèvera dans un incandescent final proprement stupéfiant. Mais le plus important de l'affaire est sans doute d'avoir su conserver de multiples degrés de lecture tout en laissant grandes ouvertes les portes de l'interprétation. Que vous soyez, comme Howie, réfractaire à ce qui ébranle vos convictions, ou bien convaincu que ces deux religions se renvoient dos à dos, ou encore, toujours prêt à rejoindre l'homme d'osier à l'instar de Lord Summerisle, **The Wicker Man** demeure une expérience unique dans l'Histoire du cinéma. Car dans le feu qui consume l'idole païenne se trouve le passé, le présent, et certainement l'avenir. Amen !

Sur cette double page : Du port de masque d'animaux au fameux Wicker Man, le culte païen de l'île révèle ses atours les plus morbides...

UNE PORTION DE L'AUTOROUTE M3

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Suite au rachat de la British Lion Film Corporation par EMI, **The Wicker Man** se verra amputé d'un quart d'heure de métrage, passant de 102 à 87 minutes pour correspondre aux nouveaux standards de diffusion. Au Royaume-Uni, le film sera exploité en double programme avec un autre vilain petit canard dont on ne savait que faire : **Ne vous retournez pas** de Nicolas Roeg. On demandera même conseil au légendaire Roger Corman afin de trancher « correctement » dans le lard. Puis à l'avènement du DVD, une copie de 99 minutes fut retrouvée grâce à ce même Corman, toujours en possession de la copie de travail qui lui avait été envoyée. Ce montage prit abusivement l'appellation de « director's cut ». Enfin, en 2013, Studio Canal se lança dans la restauration du film de Robin Hardy pour obtenir en bout de course une version de 92 minutes estampillée « The Long Version », celle distribuée aujourd'hui dans l'Hexagone. Quant à la version complète de 102 minutes de **The Wicker Man**, la plus païenne selon les dires de Hardy, personne ne sait ce qu'elle est devenue. Une folle rumeur prétend que les 368 boîtes de négatifs du film auraient été données au début des années 1970 par EMI pour servir de matériel de terrassement lors de la construction de l'autoroute M3, qui relie Sunbury-on-Thames à Eastleigh... Sacrifié sur l'autel de la civilisation moderne : une ironie qui siérait bien à la légende de **The Wicker Man**. |

G-B. 1973. Réalisation Robin Hardy. Interprétation Edward Woodward, Christopher Lee, Diane Cilento...
Ressortie le 4 novembre 2020 (Lost Films).